

INTRODUCTION

Sophie LALANNE
Université Paris 1 Panthéon Sorbonne – ANHIMA UMR 8210
sophie.lalanne@univ-paris1.fr

L'idée d'étudier la place des femmes dans les sociétés hellénophones de l'Orient romain s'est imposée dès les premières années du développement de la recherche collective menée au sein du programme GRECS d'ANHIMA¹. Le projet initial était d'étudier quelques figures marquantes de l'histoire du monde grec à l'époque impériale qui ne semblaient pas avoir encore reçu toute la considération qu'ils méritaient comme Arrien ou certains sophistes choisis par Philostrate pour représenter avec le plus d'éclat le phénomène culturel et social qu'il baptisait du nom de Seconde Sophistique². Parmi ces intellectuels n'apparaissait aucune femme. Pas plus d'ailleurs que dans les voyages des empereurs dans l'Orient romain où notables, sophistes, militaires accompagnaient ou accueillaient le prince dans ses pérégrinations aux confins de l'Empire³. Traiter des élites au féminin put apparaître alors comme une manière de donner aux femmes une visibilité dont elles étaient exclues de fait, au regard des thématiques habituellement privilégiées par les historiens de l'Antiquité : politique, rhétorique, armée, ingénierie, chancellerie. Le milieu constitué par les différents types d'élites, politiques, économiques ou culturelles qui formaient la couche supérieure de la société hellénisée était le plus facile à appréhender, ayant été l'objet à la fois du plus grand nombre de témoignages antiques, textuels ou archéologiques, mais aussi du plus grand nombre de publications historiques, individuelles ou collectives. Mais nul ne souhaitait exclure les femmes

¹ GRECS est l'acronyme de la formule « Les Grecs, des Romains dans l'Empire : Culture et Société », programme créé à l'occasion de la création en 2010 du centre de recherches « Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques » (ANHIMA, UMR 8210).

² Hostein, Lalanne 2014.

³ Hostein, Lalanne 2012.

« ordinaires », celles qui, pour n'avoir pas épousé un riche notable ou n'avoir exercé aucune évergésie, n'en avaient pas moins droit à l'attention des historiens.

Quatre décennies de recherches et de publications en histoire des femmes ont ouvert la voie à l'étude entreprise. Par la formulation d'interrogations successives, par la richesse du débat scientifique et le renouvellement des problématiques, les historiennes et les historiens qui se sont intéressés à l'histoire des femmes et, plus récemment, à l'histoire du genre, ont posé les bases d'une méthode et d'un savoir communs sur lesquels il est aujourd'hui possible de s'appuyer.

Parmi cette abondante bibliographie, plusieurs ouvrages traitant du monde grec dans l'Antiquité ont fait date depuis les années 1970 où sont parues des études fondamentales comme les *Chœurs de jeunes filles dans la Grèce archaïque*⁴ jusqu'à *Hommes et femmes dans l'Antiquité grecque et romaine. Le genre : méthode et documents*⁵. Certaines synthèses méritent plus particulièrement d'être citées ici à titre de références : *La femme dans la Grèce antique* de Claude Mossé en 1983, le premier volume de *L'histoire des femmes en Occident* dirigé par Pauline Schmitt Pantel, paru en 1990 en Italie, en 1991 en France, *Women History and Ancient History*, édité par Sarah Pomeroy en 1991, *Women in Antiquity: New assessments* édité par Richard Hawley et Barbara Levick en 1993, *La Grèce au féminin* édité par Nicole Loraux en 2003, *Aithra et Pandora* rassemblant les articles variés publiés par Pauline Schmitt Pantel⁶. Études catégorielles, biographies, analyses des systèmes de représentation, déconstructions du genre : pratiquement toutes les formes d'élucidation de l'univers des femmes ont été mises en œuvre d'une manière ou d'une autre et ont dispensé leurs ressources, tout en rencontrant certaines limites. Dans la continuité de ces travaux novateurs, l'histoire du genre, qui examine la construction des identités sexuées et des rôles sociaux affectés à l'un et l'autre sexes, a réussi à s'imposer en France, non sans difficultés, comme un champ d'étude à part entière au sein des sciences de l'Antiquité. L'histoire mixte en revanche, qu'elle promeut comme objectif à long terme, n'a inspiré pour l'instant aucune tentative⁷, mais cette situation ne saurait être durable.

⁴ Calame 1977.

⁵ Boehringer, Sebillotte Cuchet 2011.

⁶ Schmitt Pantel 1991 ; Pomeroy 1991 ; Hawley, Levick 1995 ; Loraux 2003 ; Schmitt 2009.

⁷ Cf. l'entreprise de l'association Mnémosyne, association pour le développement de l'histoire et du genre, de publier un *Manuel d'Histoire mixte*. Une partie des chapitres de ce manuel sont des essais d'histoire mixte mais ils ne concernent pas l'Antiquité grecque ou romaine. Le chapitre rédigé par J.-B. Bonnard porte plutôt sur l'histoire des femmes et du féminin. Cf. Dermenjian, Jami, Rouquier, Thébaud 2010.

L'objectif de cette publication relève sans ambiguïté de l'histoire des femmes plus que de l'histoire du genre. Ce n'est pourtant pas que cette manière d'envisager l'écriture de l'histoire soit complètement étrangère à l'organisatrice et aux intervenant-e-s des journées d'études qui ont été à l'origine de l'ouvrage, mais dans le domaine qui est le nôtre, celui des sociétés civiques de la partie orientale et hellénophone de l'Empire romain, l'urgence était de faire une plus grande place aux femmes dans l'histoire telle qu'elle se raconte aujourd'hui. Certes, il existe un risque réel de se contenter de « poser des pots de confiture sur des étagères », pour reprendre une expression de Pauline Schmitt Pantel brocardant un certain type d'histoire des femmes, mais nous l'assumons entièrement dans la nécessité où nous sommes pour l'Orient romain de donner davantage de visibilité à la catégorie « femmes » et d'œuvrer à l'élaboration d'un savoir qui, sans être le « savoir interstitiel » dont Nicole Loraux estimait qu'il était la seule forme de savoir possible sur les femmes aux époques archaïque et classique, étant donnée l'absence quasi totale de témoignage féminin, reste toutefois relativement modeste.

La documentation est pourtant abondante en ce qui concerne les femmes vivant dans les sociétés grecques de l'Orient romain. De manière générale et par comparaison avec les périodes antérieures, l'époque impériale offre à l'enquête historique une documentation large et variée : décrets honorifiques, épitaphes, ex-votos, traités médicaux, discours, romans, statuaire, peinture, mosaïque... En effet, les femmes acquièrent à cette époque une visibilité plus grande que l'on peut attribuer à plusieurs facteurs : influence du modèle offert par les femmes de la famille royale et impériale, diffusion du droit romain accordant une place plus importante aux matrones, aristocratisation de la société et mise en avant de la famille dans les carrières masculines⁸. Le caractère relativement récent de la recherche en ce domaine, ainsi que l'écart considérable entre l'abondance des sources et le faible nombre de spécialistes de l'hellénisme impérial, expliquent en grande part que le sujet soit encore si peu exploité. Par ailleurs, une enquête portant sur les femmes dans les sociétés hellénophones de l'Orient romain implique d'adjoindre à une excellente connaissance de la société grecque celle de la société romaine et des différentes sociétés provinciales. Une bonne illustration de cette difficulté est l'interruption de l'excellente étude du mariage grec de Claude Vial et Marie-Françoise Verilhac à l'orée de l'Empire⁹.

⁸ Cf. à ce sujet l'intervention de G. Frija dans la table-ronde « La fabrique des empires et le genre » organisée par l'association Mnémosyne (Rendez-Vous de l'Histoire, 9 octobre 2015, <http://www.mnemosyne.asso.fr/mnemosyne/blois-2015-la-fabrique-des-empires-et-le-genre/>).

⁹ Verilhac, Vial 1998.

Un certain nombre d'historien-e-s se sont cependant attelé-e-s à la tâche. Citons comme jalon important sur cette route que nous empruntons aujourd'hui le livre de Riet van Bremen, *The Limits of Participation: Women and Civic Life in the Greek East in the Hellenistic and Roman Periods* paru en 1996 et resté depuis une référence incontournable. Autres ouvrages de poids, plus récemment parus, concernant l'histoire des femmes dans l'Orient romain hellénophone : les publications de Emily Ann Hemelrijk, *Matrona Docta. Educated Women in the Roman Elite from Cornelia to Julia Domna* en 2004, ainsi que R. S. Bagnall et R. Cribiore, *Women's Letters from Ancient Egypt 300 BC–AD 800*, en 2006. Très récemment, le recueil d'articles publiés par M.-T. Raepsaet-Charlier, *Clarissima femina*, est venu éclairer le statut et certains aspects de la vie quotidienne de femmes hellénophones de rang sénatorial ou équestre. Quelques biographies complètent ce tableau, comme l'article précurseur de Mary T. Boatwright, « Plancia Magna of Perge: Women's Roles and Status in Roman Asia Minor » publié en 1991, et deux monographies parues en 2007, *The Murder of Regilla: A Case of Domestic Violence in Antiquity* de Sarah B. Pomeroy et *Julia Domna: Syrian Empress* de Barbara Levick¹⁰. Plusieurs résultats ont ainsi été obtenus. Tout d'abord, une étude comme *The Limits of Participation* de Riet van Bremen a montré, à partir des inscriptions d'époque hellénistique et impériale des cités grecques d'Asie Mineure, que l'apparente « émancipation » des femmes ne tenait qu'à la nouvelle importance donnée à la famille et à la vie privée dans la carrière publique des hommes, et que les femmes qui se trouvaient tenir des rôles habituellement réservés aux hommes étaient en réalité et pour des raisons variables les seules détentrices à un moment donné de la fortune familiale. Il s'est révélé depuis sur ce sujet une forte adéquation entre sources épigraphiques, sources archéologiques et sources littéraires¹¹. Il est apparu ensuite, grâce aux travaux d'Anne Bielman et Ivana Savalli¹², que les évolutions généralement observées prenaient forme dès la basse époque hellénistique, notamment la plus grande visibilité des femmes sur la scène publique, par exemple dans le cadre des honneurs rendus aux femmes évergètes.

¹⁰ Boatwright 1991 ; van Bremen 1996 ; Pomeroy 2007 ; Levick 2007.

¹¹ L'étude des cinq romans grecs d'amour et d'aventure qui nous ont été transmis dans leur intégralité a mené aux mêmes conclusions. Cf. Lalanne 2006.

¹² Bielman 2002 ; Savalli 2003.

C'est dans l'intention de poursuivre ces recherches que se sont tenues à Paris en 2012, 2013 et 2014 deux journées d'études et un colloque international¹³ qui ont permis de rassembler un abondant matériau concernant les femmes vivant dans les sociétés hellénophones de l'Orient romain depuis le règne d'Auguste jusqu'à la fin de la dynastie des Sévères. Le présent ouvrage est issu de ces trois manifestations scientifiques, mais l'écart qui le sépare de l'ensemble des dix-huit communications initiales mérite d'être souligné et analysé pour ce qu'il nous apprend de la pratique actuelle de l'histoire des femmes et du genre. La première remarque tient à la relative difficulté à convaincre des collègues spécialistes de l'Orient romain hellénophone qu'il n'était pas nécessaire d'être historien-ne des femmes et du genre pour répondre à la sollicitation, et que chacun-e avait dans ses dossiers matière à parler des femmes, et non seulement des hommes. L'accroissement du nombre d'interventions offertes à chaque nouvelle manifestation atteste à la fois de cette difficulté du commencement et de la dynamique propre que crée la pratique de l'échange scientifique : de quatre intervenants en 2012, le nombre de participants est monté à six en 2013 puis à huit en 2014. Par ailleurs, beaucoup de liberté avait été volontairement laissée aux intervenants pour concevoir le thème de leurs communications. Une incitation à comparer les situations étudiées pour les femmes avec des situations équivalentes impliquant des hommes avait été clairement formulée cependant, de manière à poser les bases d'une analyse genrée des différents sujets d'études. Bien que les intervenants sollicités n'aient pour la plupart aucune expérience personnelle dans le domaine de la recherche en histoire des femmes et du genre, on retiendra que pratiquement tous se sont volontiers pliés à cette règle qui semble s'être imposée à eux avec une certaine évidence, quelle que soit la génération à laquelle ils appartenaient (même s'il faut reconnaître que les intervenants appartenaient très majoritairement à des générations familiarisées avec l'histoire des femmes et du genre). Ce sera un deuxième élément d'analyse : il a paru finalement plus difficile de mobiliser sur la thématique des femmes que sur celle du genre. Une fois convaincus de la possibilité de délivrer une communication, les chercheurs ne voyaient aucune objection à franchir un pas supplémentaire dans la direction de l'histoire du genre.

Troisième remarque : aucun autre ouvrage collectif édité par nos soins n'a connu un débouché éditorial aussi complexe. À une ou deux exceptions près, il est d'usage que la totalité des communications délivrées fassent l'objet d'un article publié. Sur les

¹³ Les deux journées d'études ont été organisées par A. Hostein et S. Lalanne dans le cadre du programme GRECS d'ANHIMA (Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques, UMR 8210) le 2 juin 2012 et le 21 juin 2013 à l'Institut National d'Histoire de l'Art (Paris). Le colloque international complétant ce cycle s'est tenu au même lieu les 13 et 14 juin 2014 à l'initiative de S. Lalanne.

dix-huit communications délivrées en 2012, 2013 et 2014, la moitié n'a pu être publiée dans ce volume issu des rencontres. Les raisons en ont été des plus diverses, et toujours excellentes, et il n'est pas question ici de les discuter ou de les hiérarchiser. Il n'en reste pas moins qu'un écart significatif sépare la participation orale aux journées d'études et à la discussion collective à laquelle elles ont donné lieu, de la publication proprement dite¹⁴. Comme si la même réticence surgissait à nouveau au moment de la mise par écrit, diffusion large et durable de réflexions menées en petit comité. La même proportion touche les articles qui ont été proposés pour la publication sans avoir été l'objet d'une communication préalable : un certain nombre de défections ayant été enregistré, il était souhaitable de solliciter de nouveaux textes ; deux sur quatre n'ont pas abouti, soit la moitié des articles promis. Là encore, les raisons invoquées avaient leur validité et il n'est pas question d'incriminer les collègues qui, en toute bonne foi, ont dû renoncer à tenir leur engagement : restent les chiffres qui corroborent ceux de la première vague. On y devine la même difficulté à coucher par écrit les résultats d'une recherche ne donnant peut-être pas totalement satisfaction.

Dernière remarque, qui ne manque pas de sel pour un-e spécialiste des questions de genre : l'observation du *sex ratio* à la publication offre un résultat absolument inverse de l'observation de cette proportion lors des journées d'études et du colloque. Alors que les collègues féminines comptaient pour 61 % des intervenants contre 39 % de collègues masculins, l'ouvrage collectif compte un tiers d'auteures seulement contre deux tiers d'auteurs. Plus intéressante encore est la décroissance de la participation féminine au cours du processus (alors que la sollicitation est restée volontairement large) : 3 femmes sur 4 intervenants en 2012, 4 sur 6 en 2013, 4 sur 8 en 2014, pour aboutir à 4 sur 12 à la publication. En somme, il faut bien admettre que les intervenants qui ont renoncé pour des raisons diverses à publier étaient des intervenantes. L'analyse de ce phénomène est délicate. Elle nous semble tenir à plusieurs facteurs de natures différentes, tantôt psychologiques, tantôt sociales ou institutionnelles, tantôt simplement conjoncturelles. Par exemple, deux doctorantes ont délivré une communication. Toutes deux ont dû renoncer à la publication en raison de la proximité de leur soutenance, ce qui est une raison à la fois pratique et institutionnelle. On relèvera toutefois que seules des doctorantes, et non des doctorants, s'étaient montrées intéressées par le projet, en dépit du peu de reconnaissance institutionnelle que rencontre l'histoire des femmes et du

¹⁴ Notons ici toutefois un biais dans ce calcul statistique qui tient au fait que Gabrielle Frija et l'auteur de cette introduction, ayant délivré deux communications différentes, ont choisi un seul des deux sujets pour la publication.

genre dans un dossier de candidature à un poste de maître de conférences. Une raison sociale vient donc s'ajouter aux deux précédentes, qui relève de la stratégie différenciée que suivent les chercheurs et les chercheuses, et qui a été l'objet de plusieurs études dans le monde académique européen. On peut ainsi penser que si des doctorants avaient fait délibérément le choix de délivrer une communication sur les femmes grecques de l'Orient romain, ils n'auraient pas renoncé à transformer en article le travail effectué pour préparer leur communication. C'est en tout cas la stratégie adoptée par la totalité des chercheurs confirmés de sexe masculin qui ont délivré une communication lors des journées de 2012, 2013 et 2014.

Ces quelques remarques faites au bénéfice d'une histoire genrée des pratiques académiques, on ne peut que se féliciter de la cohérence du résultat, même s'il est regrettable qu'un aussi grand nombre de communications de qualité ne figurent pas au final dans le volume. Dans une première partie, l'ouvrage traite de la place des femmes dans la vie religieuse. François Kirbihler y étudie le recrutement et les fonctions des prêtresses du culte d'Artémis à Éphèse et met en évidence leur évolution à la faveur d'une réforme qu'aurait instaurée Octavien sous couvert de restaurer un ordre ancien. Les prêtresses du culte impérial sont l'objet d'une étude affinée par Gabrielle Frija qui reprend la totalité de son dossier pour se consacrer aux détentrices de la prêtrise : ses conclusions rejoignent utilement celles qui affirment qu'une plus grande visibilité des femmes sur la scène publique ne signifie pas une évolution de leur statut social. Sylvain Destephen, pour sa part, dans son étude des Passions des martyrs, analyse la place des femmes dans les premières persécutions chrétiennes d'Asie Mineure et relève un certain nombre de caractéristiques intéressantes parmi lesquelles le respect des hiérarchies sociales, l'exaltation de la chasteté et du célibat ou la condamnation du paganisme et de la philosophie grecque.

La deuxième partie offre un survol de plusieurs aires géographiques situées dans les provinces hellénophones de l'Empire romain. Olivier Ventroux propose, pour commencer, un essai de synthèse sur la question de la visibilité des femmes magistrates, évergètes ou liturges dans la cité de Pergame, et dont se dégagent plusieurs critères de distinction comme l'influence des hommes de leur parenté. Après l'Asie mineure, c'est la Grèce qui est abordée par Elias Koulakiotis à travers le cas de jeunes filles et de femmes affranchies et consacrées à la Grande Mère du sanctuaire de Leukopetra, en Macédoine. Il semble que leur activité ait été essentiellement dévolue au filage de la laine et au tissage dans le cadre du sanctuaire qui administrait cette activité, et que leur accès à la citoyenneté ait été plus difficile et plus long, conformément aux usages grecs, que pour

les affranchies de citoyens romains. En Achaïe, Éric Perrin-Saminadayar se penche sur les femmes de la parenté et de l'entourage d'Hérode Atticus et montre l'importance de leur rôle économique et leur influence active dans la carrière internationale du sophiste en dépit du silence systématique de Philostrate sur celles-ci. Dans le Pont, Jesper Madsen étudie les nombreux cas où les femmes grecques portent des noms romains, ce qui permettait à leurs familles d'affirmer commodément leur fierté de détenir la citoyenneté romaine en même temps que leur attachement au patrimoine culturel grec. Enfin, les nombreux portraits funéraires féminins de Palmyre (sur lesquels figurent souvent quenouilles et fuseaux) offrent à Jean-Baptiste Yon l'occasion de rappeler la relative absence des femmes de la vie publique dans la cité syrienne et de souligner les quelques domaines où elles pouvaient disposer de leur fortune : dédicaces, modestes offrandes, concessions de tombeaux. Là encore se confirme la règle selon laquelle ces femmes se trouvaient les seules héritières d'une lignée familiale ou étaient dépourvues de tutelle masculine : le cas exceptionnel de Zénobie n'y contredit pas. Les « porteuses de clé », éventuelles prêtresses, sont l'objet d'une attention particulière.

Une troisième partie est consacrée aux représentations des femmes grecques dans l'art et la littérature de l'époque impériale. Ewen Bowie analyse l'étonnant silence de Philostrate sur les femmes de la parenté des sophistes dont il rapporte la vie, et cela même lorsque celles-ci pourraient leur apporter un supplément de prestige. Le genre même de la rhétorique, de même que l'admiration de Philostrate pour la figure chaste d'un Apollonios de Tyane pourraient être des éléments d'explication. Les deux articles de Romain Brethes et de l'éditrice de cet ouvrage sur le roman grec reviennent sur la manière dont les femmes sont présentées dans un genre littéraire déjà très à la mode dans les premiers siècles de notre ère, le roman. Tandis que Romain Brethes s'essaie à mesurer la part prise par les héroïnes dans ce genre littéraire nouveau qui leur attribue un rôle important que leur dénie par ailleurs la société grecque, Sophie Lalanne analyse cet effet de symétrie sexuelle produit par les romanciers pour en définir le caractère littéraire et en dégager des informations de nature historique, concernant la place des femmes dans l'espace public et le déroulement d'une vie de femme. Un dernier article évoque des figures féminines peintes sur les murs de certaines pièces à l'intérieur de trois maisons luxueuses de Séleucie-Zeugma. Alix Barbet et Sophie Lalanne étudient les pièces en question, leur situation dans les maisons et tentent, à partir de l'identité avérée de certains de ces sujets peints, d'avancer l'hypothèse que ces pièces étaient consacrées à des activités exclusivement féminines, comme le filage, le tissage et la confection de vêtements, et pourraient donc être des « gynécées ».

Ce volume d'articles n'aurait pu être édité sans un certain nombre d'institutions qui ont financé journées d'études, colloque et publication : tout d'abord et à titre principal l'UMR 8210 ANHIMA qui a pris en charge la presque totalité du projet soumis dans le cadre du programme GRECS et, en ce qui concerne le colloque de 2014, du programme « Genre et politique : le laboratoire antique » animé par Violaine Sebillotte, ensuite l'Institut Universitaire de France qui, grâce à la participation et au soutien d'Anna Heller, a participé à l'organisation de la journée d'études de 2013, enfin ANHIMA et l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne qui ont également financé la publication de ce volume. À ces trois institutions va toute ma reconnaissance. Sans elles, ce projet n'aurait pu se développer dans la durée et la tranquillité d'esprit nécessaires à toute entreprise scientifique. Je remercie également tous les collègues, intervenants et auteurs, qui ont contribué par leur participation experte et amicale à faire de ce livre ce qu'il est aujourd'hui. Parmi eux, Ewen L. Bowie a soutenu ce projet avec constance et mérite toute ma gratitude. J'y ajouterai l'expression d'une reconnaissance toute particulière à l'historienne qui a guidé mes pas sur les chemins de l'histoire des femmes et du genre, Pauline Schmitt Pantel¹⁵, comme à bien d'autres historien-ne-s de l'équipe de recherche Phéacie puis de l'UMR ANHIMA, en premier lieu Violaine Sebillotte qui coordonne aujourd'hui la constitution de la base de données « Eurykleia. Celles qui avaient un nom », ainsi qu'aux collègues historien-ne-s de toutes les périodes qui ont composé et composent le conseil d'administration de l'association Mnémosyne. Enfin, je remercie très sincèrement mon collègue romaniste Antonio Gonzales pour avoir bien voulu accueillir dans les suppléments des *Dialogues d'Histoire Ancienne* ce volume sur les femmes.

Bibliographie

- Bagnall R. S., Cribiore R. (2006), *Women's Letters from Ancient Egypt 300 BC–AD 800*, Ann Arbor.
- Bielman A. (2002), *Femmes en public dans le monde hellénistique (IV^e-I^{er} siècles avant J.-C.)*, Paris.
- Boatwright M. T. (1991), « Plancia Magna of Perge: Women's Roles and Status in Roman Asia Minor », dans S. Pomeroy (éd.), *Women's History and Ancient History*, Chapel Hill, Londres, p. 249-272.
- Boehrer S., Sebillotte Cuchet V. (2011), *Hommes et femmes dans l'Antiquité grecque et romaine. Le genre : méthode et documents*, Paris.

¹⁵ Lalanne 2012.

- Bremen van R. (1996), *The Limits of Participation: Women and Civic Life in the Greek East in the Hellenistic and Roman Periods*, Amsterdam.
- Calame C. (1977), *Chœurs de jeunes filles dans la Grèce archaïque*, Rome.
- Dermenjian G., Jami I., Rouquier A., Thébaud F. (coord.) (2010), *La place des femmes dans l'histoire. Une histoire mixte*, Paris.
- Hawley R., Levick B. (éds) (1995), *Women in Antiquity: New Assessments*, Londres-New York.
- Hemelrijk E. A. (2004), *Matrona Docta. Educated Women in the Roman Elite from Cornelia to Julia Domna*, Londres-New York.
- Hostein A., Lalanne S. (éds) (2014), « Le monde d'Arrien de Nicomédie », *Ktéma*, 39, p. 1-114.
- Hostein A., Lalanne S. (2012), *Les voyages des empereurs dans l'Orient romain (époques antonine et sévérienne)*, Paris, p. 3-113.
- Lalanne S. (2012), « Pauline Apatouria et la ceinture », dans V. Azoulay, F. Gherchanoc, S. Lalanne (éds), *Le Banquet de Pauline Schmitt Pantel. Genre, mœurs et politique dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, p. 34-42.
- Lalanne S. (2006), *Une éducation grecque. Rites de passage et construction des genres dans le roman grec ancien*, Paris.
- Levick B. (2007), *Julia Domna: Syrian Empress*, Londres-New York.
- Loroux N. (éd.) (2003), *La Grèce au féminin*, Paris.
- Mossé C. (1983), *La femme dans la Grèce antique*, Paris.
- Pomeroy S. B. (2007), *The Murder of Regilla: A Case of Domestic Violence in Antiquity*, Cambridge (MA).
- Pomeroy S. B. (éd.) (1991), *Women's History and Ancient History*, Chapel Hill, Londres.
- Raepsaet-Charlier M.-T. (2016), *Clarissima femina. Études d'histoire sociale des femmes de l'élite à Rome. Scripta varia*, travaux rassemblés et édités par A. Álvarez Melero, Bruxelles-Rome.
- Savalli I. (2003), « Archippé de Kymé », dans N. Loroux (éd.), *La Grèce au féminin*, Paris, p. 249-295.
- Schmitt Pantel P. (dir.) (2009), *Aithra et Pandora. Femmes, genre et cité dans la Grèce antique*, Paris.
- Schmitt Pantel P. (dir.) (1991), *Histoire des femmes en occident*, I, *L'Antiquité*, Paris.
- Vérilhac A.-M., Vial C. (1998), *Le mariage grec (du VI^e siècle av. J.-C. à l'époque d'Auguste)*, Paris (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, suppl. 32).